

# LES LE

Grippe 28 Septembre 1934

## Les Livres de la semaine

Henri L. Mieville : *La Pensée de Maurice Barrès* (Nouvelle Revue Critique). — Maurice Barrès : *Mes Cahiers*. VIII (Plon).

**B**ARRÈS revient. C'est un fait qu'on ne peut méconnaître. Des témoignages portés par M. Henry de Montherlant à la singulière ferveur dont les jeunes gens d'aujourd'hui entourent le maître des *Déracinés*, il existe mille symptômes de la renaissance d'une œuvre et d'une influence. On s'était trop hâté de l'enterrer. En dépit du parti pris et des modes, il est des grandeurs qui parviennent à vaincre le temps. Tandis que les surréalistes qui sont morts (M. André Breton, après plusieurs années de silence, ne trouve à publier que le pot-pourri de *Point du jour* !) injuriaient son ombre, tandis que quelques dogmatiques qui semblaient prendre leur passion pour une attitude intellectuelle s'efforçaient à le condamner, tandis, enfin, qu'un rival envieux — j'ai nommé M. André Gide — tentait de profiter de son absence pour raffermir son pouvoir déjà épuisé, Barrès narguait ses vilipendeurs. Mort, sa voix semblait aussi ferme, aussi dédaigneuse. Son œuvre demeurait. Il n'était point seulement un symbole. Ce n'est pas à un romancier impuissant qu'il appartenait de critiquer *Les Déracinés*. Par la puissance de création, par l'angoisse, la force, l'équilibre, ces jeunes gens en quête d'un destin le dépassaient.

Certes, les moins inintelligents parmi les adversaires posthumes de Barrès affirmeront qu'on ne pouvait relire sans un sourire mêlé de gêne *Du sang, de la volupté de la mort*, ou même *Un jardin sur l'Oronte*. Serait-ce vrai que tout cela importerait peu ? Pourrait-on relire dans dix ans les vers de mirliton de *Perséphone* ? Et les molles et verbeuses cadences du néo-communiste André Gide dans *Les Nourritures terrestres* ne datent-elles pas bien davantage que les ouvrages faibles de Barrès ?

bien davantage que les ouvrages faibles de Barrès ?

En dépit de ceux qui ne s'employèrent qu'à l'abaisser, on s'est beaucoup, ces dernières années, occupé de Barrès. Il existe une toute récente littérature barrésienne. On ne parle point ici des imitateurs, qui furent innombrables (et M. Gide tout le premier, dont *Les Faux Monnayeurs* ne réussirent pas, quel que fût son dessein secret, à faire contre-pied aux *Déracinés*). Mais on voudrait seulement observer que, ce qu'a de meilleur l'art de M. de Monttherlant — et il a d'ailleurs la noblesse de le reconnaître — il le doit pour une bonne moitié à Barrès. On voudrait noter qu'il est certains esprits de premier ordre, et on songe ici à M. Massis (et ses *Evocations* en témoignent) qui n'ont cessé d'être hantés par lui. On ajouterait volontiers qu'il n'est pas un étudiant en Sorbonne, pas une jeune tête pensive et fiévreuse que le seul mot de Barrès n'enflamme.

Un livre nouveau vient de paraître. Il a pour titre : *La Pensée de Maurice Barrès*. C'est un titre que nous connaissons déjà. L'un des meilleurs héritiers de l'écrivain de *Leurs figures*, M. Henri Massis, l'écrivait sur la couverture de son second ouvrage. Avant la guerre, Barrès fut « prince de la jeunesse ». Qui pourra nier qu'il demeure l'une de nos sources les plus vivantes ? Le livre de M. Henri L. Mieville est un livre d'universitaire et d'étranger. L'auteur est suisse. Il a constitué son ouvrage en réunissant les feuillets épars de plusieurs conférences prononcées à l'Université de Lausanne. Les « agrégés » s'occupent de Barrès. Et cela n'est point sans danger. Ils risquent d'ensevelir sa fièvre sous les références comme fit naguère M. Emmanuel Mounier à propos de Péguy.

Si sage et hésitant qu'il soit, l'ouvrage de M. Mieville ne semble pourtant point inutile. Certes, ceux qui connaissent bien le barrésisme n'ont pas à puiser à cette source. Mais ceux qui voudraient, d'un seul et rapide coup d'œil, parcourir les textes essentiels de Barrès et embrasser le champ de sa pensée auront intérêt à lire ces pages un peu discursives. A sa prose fade et méticuleuse, on saura gré à M. Mieville d'avoir préféré celle de Barrès. Il cite beaucoup. Il cite presque à longueur de page. Une telle remarque ne décèle point une œuvre personnelle et originale.

Cet essai, pourtant, est un bon travail. Si des nuances omises ou affadies seront sensibles aux fervents du maître, un ensemble exact et complet donnera au profane curieux une juste idée d'une des plus nobles tentatives du début du siècle. On eût pu souhaiter un livre plus fort et plus personnel. On eût désiré que la sensibilité du critique se montrât plus docile aux frémissements de son sujet. M. Mieville a pourtant fait une œuvre utile : son livre est le guide-âne barrésien, il conduit au reste !

livre est le guide-âne barrésien, il conduit au reste !

Il est certain qu'en Suisse plus qu'ailleurs M. Lanson a fait des victimes. Les rigides partisans de la critique textuelle des sources ont parfois de singulières aberrations. Sous prétexte de saisir un ensemble, ils s'essoufflent à comprendre un détail. Ils relèvent non sans orgueil des textes insignifiants et ornent des témoignages de premier ordre. M. Mieville n'échappe pas à cette tare universitaire. Alors qu'il paraît ignorer les études essentielles écrites sur Barrès — celles de M. Henry de Montherlant et de M. Massis, de M. Mauriac et de M. Gide — il fait un sort à un certain M. Pierre Beausire dont les remarques qu'il nous communique sont plus banales que pertinentes. De même on voit cet universitaire aussi consciencieux dans sa méthode qu'international dans ses pensées, louer à l'excès l'ouvrage parfois intéressant mais arbitraire de M. Curtius sur Barrès. On aimerait pourtant assurer à M. Mieville que rien ne justifie le frénétique enthousiasme avec lequel il accueille les thèses de l'auteur de *l'Essai sur la France*. De même, ne peut-on que regretter la manière désinvoltée et parfois odieuse dont ce sage d'esprit genevois se permet de traiter de l'affaire Dreyfus. Nous n'avons aucun culte personnel pour les histoires mortes, mais l'affaire Dreyfus est plus que cela. Elle représente un drame essentiel de la conscience de ce pays. Elle se dérobe (et c'est naturel) à un étranger. On voudrait seulement que celui-ci s'efforçât d'abord de comprendre ou de reconnaître qu'il n'a pas compris. De Barrès à Picquart, il n'est certes point pour un Français aucune commune mesure. Ces deux noms peuvent peut-être se juxtaposer sur une fiche de professeur, ils ne sauraient s'allier dans les esprits.

Mais ces inexactitudes quasi matérielles im-  
porteraient peu si l'auteur ne les doublait d'une  
sorte de naïveté intellectuelle qui gêne et ir-  
rite. On lui pardonnerait volontiers d'appeler  
Paul Scury « le célèbre savant Jules Soury »  
ou de sembler confondre l'ensemble de trois  
livres qui constitue le roman de *L'Energie  
nationale* et un seul de ces livres : *L'Appel  
au soldat*. Ce qui manque à M. Mieville,  
c'est une notion exacte et générale du pathé-  
tique barrésien. Il cite beaucoup les *Cahiers*  
sans toujours paraître les avoir lus pertinem-  
ment. Il affadit l'aventure intellectuelle qu'ils  
retracent. Plus que cela, il semble incapable  
de la définir.

On n'a, en effet, presque rien dit de pro-  
fond lorsqu'on a montré que Barrès était passé  
du culte du moi à un nationalisme mi-mystique,  
mi-raisonnable. Mille textes alignés ne suffi-  
sent pas à rendre compte des durs termes de  
cette évolution continue. Ce qui importe, c'est  
la puissante et grave permanence, dans l'une  
et dans l'autre attitude, des mêmes soucis,  
des mêmes désirs et des mêmes besoins.

Le Barrès nationaliste (celui de la terre  
et des morts) n'est point infidèle au Barrès  
égotiste de *Sous l'œil des Barbares*. Si l'écri-  
vain des *Déracinés* supplie une jeunesse hésitante  
d'accepter ses disciplines naturelles, c'est,  
en effet, parce que d'abord il a trouvé en  
lui-même la nécessité de cette acceptation.

On se souvient du mot de Péguy : *Il n'y  
a pas en moi de point de rebroussement*. On  
pourrait l'appliquer à Barrès qui aimait Pé-  
guy. Son œuvre est une; elle représente les  
étapes diverses d'un même effort. Le dernier  
tome des *Cahiers* témoigne de manière éclatante  
de cette continuité pathétique.

C'est M. Marcel Arland, je crois, qui,  
dans l'une des meilleures études écrites sur  
Barrès, faisait grand cas de cette confiance :  
*La politique ?... Sans la politique, je serais  
sans doute devenu fou*.

Voilà ce que M. Henri L. Mieville, trop  
enclin sans doute à ne considérer que les me-  
nus bruits, semble oublier. Pour Barrès, la  
politique n'a guère été qu'une exigence de son  
âme. Elle l'a aidé à reprendre contact avec  
le monde extérieur. ~~à s'échapper au baigne de~~  
sa solitude dévolée. Mais en la choisissant pour  
activité, il n'a rien renié de ses recherches an-  
térieures. Il les élargissait seulement et les  
poursuivait.

La « pensée de Maurice Barrès » (cela,  
M. Mieville l'a bien vu) n'est point une pen-  
sée déductive et *a priori*. Il ne fait guère  
pour analyser ses expériences. Le nationalisme  
fut l'une d'elles — et s'il avait vécu plus  
vieux il est probable que Barrès ne s'en fût  
pas tenu à ses premières définitions. Il est  
tenté, tout à la fois, de les préciser et de  
les élargir, de leur donner plus d'ampleur et  
plus de force, autrement dit de les intégrer  
à un humanisme, à une notion universelle du  
destin des hommes.

C'est ainsi que par une courbe qui ne com-  
porte pas de solution de continuité s'est trou-  
vée posée chez Barrès la question religieuse.

Il ne l'abordait pas en vertu d'une impul-  
sion extérieure ou mystique (*Pas de'eau gras !*  
annonçait-il à M. Doumic), mais par un mou-  
vement aussi persévérant que spontané.

Il y a dans le livre de M. Mieville un  
excellent passage — le meilleur de beaucoup  
— celui où il met en relief la volonté de  
Maurice Barrès. A l'inverse de Nietzsche, il  
a toujours tenté de dépasser ce qu'à l'origine  
il faut bien appeler « son nihilisme ». Il s'est  
dressé — non contre lui-même, comme on le  
dit trop souvent, mais contre les obstacles  
rencontrés par son développement intérieur.  
Et le premier de ces obstacles fut la soli-  
tude, la pure analyse. C'est pour trouver son  
unité qu'opiniâtement il a résolu de les dé-  
passer.

Que, dans cette résolution, il y ait par-  
fois quelque artifice, M. Mieville le signale  
fort bien, et les plus récents *Cahiers* publiés  
en fournissent la preuve. *J'ai péché par excès  
d'effort sur moi-même*, écrivait Barrès. *Jus-  
qu'à l'absurde, je me suis contraint, maltraité*.

On ne peut se lasser de constater que  
ce n'est là qu'un noble abus de la volonté.

Si Barrès revient, si, en dépit de ses déni-  
greurs systématiques, il grandit aux yeux de  
nos contemporains, c'est précisément parce qu'il  
a su ne pas dénouer l'inquiétude et la  
volonté, parce que, voulant attendre un but,  
il a tout exigé de lui-même sans mutiler la  
diversité de ses désirs.

Jean-Pierre MAXENCE.